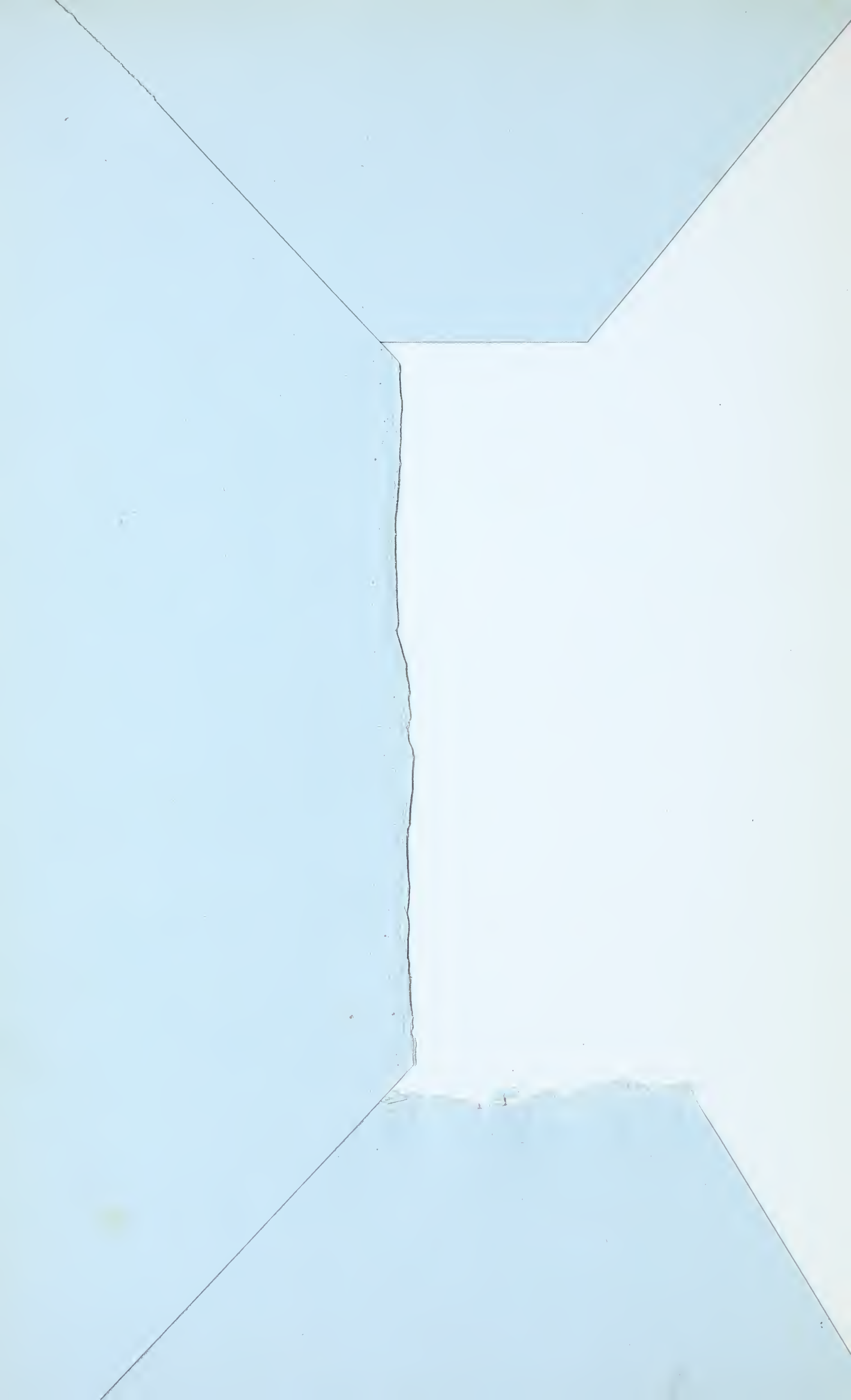
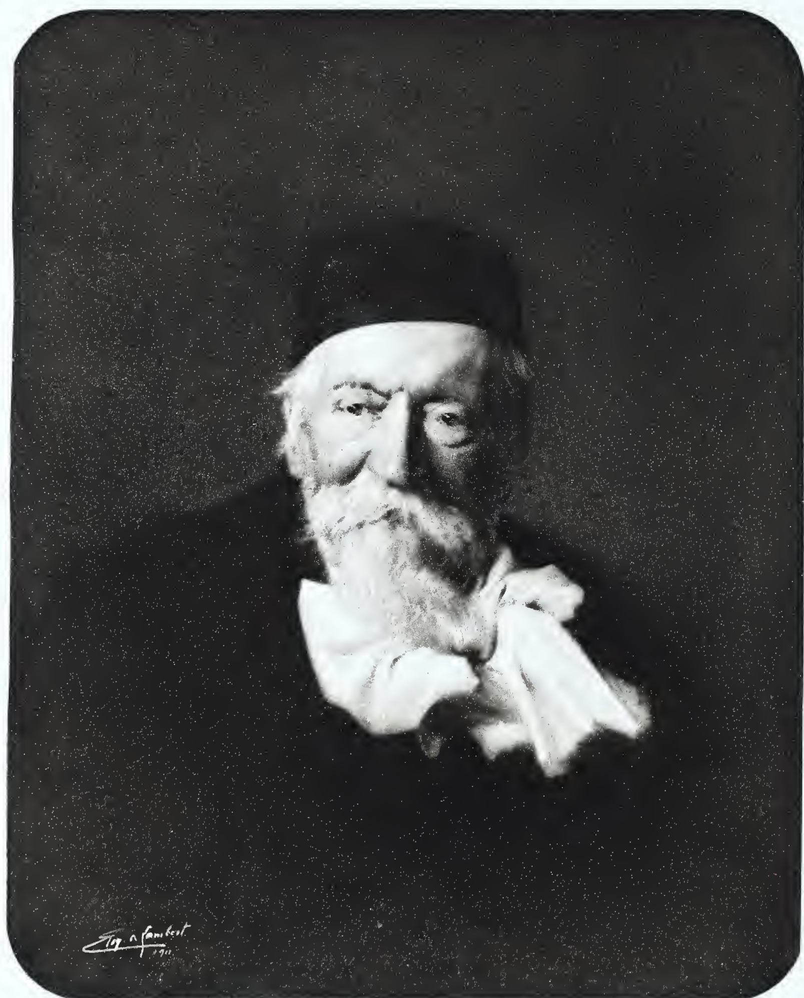
ZIEM

(1821-1911)



ZIEM



Z I E M

(1821-1911)

PARIS

IMPRIMERIE GEORGES PETIT

12, RUE GODOT-DE-MAUROI, 12

—

1911

IN MEMORIAM

Ziem occupe dans l'art français du XIX[e] siècle une place si importante que, lorsqu'au soir d'une belle vie il s'est éteint doucement, on a senti le vide immense qu'il laissait. Partout son souvenir fut salué respectueusement et il apparut que ce serait satisfaire au vœu de ses admirateurs et de ses amis que de réunir, dans les feuillets qui vont suivre, les discours qui furent prononcés aux obsèques du vénéré maître.

LES OBSÈQUES

Ziem est mort le 10 novembre 1911, à dix heures trois quarts du soir et, le 14 novembre, il eut des obsèques telles qu'il les méritait, obsèques solennelles sans ostentation et recueillies, avec un magnifique décor de fleurs envoyées de partout en souvenir ; avec, aussi, la lumière éclatante d'un soleil d'automne qui l'accompagna à sa demeure dernière d'un rayon à la fois radieux et mélancolique.

Dans ce Montmartre où, depuis plus d'un demi-siècle, il avait construit son atelier, le peuple voulut lui faire le cortège qu'il réserve à ceux qu'il aime, et c'est au milieu d'une haie innombrable que le char qui l'emmenait de sa vieille maison le conduisit à l'église, puis au cimetière.

Comme il était commandeur de la Légion d'honneur, une délégation d'officiers accompagna le cortège, dont la première étape était l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, de Montmartre.

Le deuil était conduit par MM. Eugène Lambert, L. Roger-Milès et Henri Lapauze, amis personnels du défunt. Derrière eux, on remarquait de

nombreuses personnalités appartenant au monde des lettres, des arts et de la politique.

En tête du cortège marchaient quatre gardiens du Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, portant une couronne offerte par la municipalité ; puis venaient un groupe de fillettes de l'Orphelinat des Arts et les délégués de la Société de placement et de l'Institution nationale des jeunes aveugles.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. César Caire, vice-président du Conseil municipal ; Jules Claretie, de l'Académie française ; Tony Robert-Fleury, président de la Fondation Baron Taylor ; Vincent, maire de Beaune ; Tony Lambert ; Arthur Montoy, vice-président des Hospices de Beaune ; Ponsot, délégué du Conseil municipal de Beaune, et Léon Blot.

Dans l'assistance :

MM. Bailly, Baudoin, Bellan, Bergerat, Besnard, Dr Max Billard, Boy, E. Boulanger, Blot, Bordas, commandant Boutin, Brain, Ch. Bortoli, Félix Bouchor, Blanpied, M. et Mme Bertier, MM. E.-L. de Buffon, Maurice du Bos, M. et Mme Busson, MM. Berthelon, Ar. Bernard, Bertonnier, Collas, L. Comerre, André Couturier, P. Carruette, Mme et Mlle Carruette, Coyne, préfet de la Haute-Saône, Jules Claretie, Castelli, Colnord, Creix, M. et Mme Georges Claretie, Mme Edmond Clément, MM. P. Colcombet, Cartier, Dalger, Dourt, Durand, Delobbe, Delearnes, Dyer, Déchenaud, Mme Daumont, directrice de

l'Orphelinat des Arts, MM. Deshayes, Ducastel, Detrimont, Delanney, préfet de la Seine, David, Dugener, commandant Dufruit, Debrieu, Dalsème, Fessart, Ferny, L. Fauché, Franc-Lamy, Fugairon, Ch. Finck, Frère, Favard, Falcou, Dr Floerscheim, Guérin Le Guay, L. Galliac, Al. Girard, M. et Mme Grapin, M. et Mme Gourdin, MM. Fern. Girard, L. Goyet, Gerault, Gabriel, Gérard, Gronkowsky, Guistinani, Gelhay, Hardy, M. et Mme William Have, MM. Hentgen, Jamet, Joliet, Institut des jeunes aveugles, L. Honoré, Juvenal, G. Lecomte, G. Leguay, Lévy-Dhurmer, Luc Olivier-Merson, P. Lintilhac, Mme H. Lapauze, Linol, Laugée, J. Lambert, M. Lapostolle, Luckx, Languillat, Lanusse, R. Legrand, M. et Mme Lepeu, Lenoir, Leroy, Lelièvre-Aubrée, Leteurtre, M. et Mme de Kuyper, MM. Kinon, R. Morot, P. Mussot, Messier, G. Maillard, A. Montoy, Mme Misbach, MM. Mondolot, Mugnier, Martel, Ch. Millet, J.-C. Millet, Montaignac, Marqueste, Fauchier-Magnan, Neveux, M. et Mme Ninot, MM. Nys, abbé Pierrotte, de Pawlowski, Perdrier, Perrodin, Aimé Perret, Picarot, Ponsot, Pauliat, Pinto, Dr Piogey, R. Pradel, Perotti, Georges Petit, Pernelle, M. et Mme Passerat, Mme Pannetier, baron Ramond, G. Reine, Mme Rémy, MM. J. Régnier, H. Roujon, J. Roussel, Robinot, L. et H. Rémont, Raimbault, M. et Mme Poilpot, M. Sauton, M. et Mme Simon, MM. Steinmetz, Sigle, Soulié, Schommer, de Saint-Romain, M. et

Mme P. Sée, V. Ségoffin, A. Stirling, H. Tripp, Mme et Mlle de Toytot, G. Tesmère, A. Torres, V. Tardieu, Tual, Mme Vuldy, MM. Verniz, Vincent, Violette, M. et Mme Veyrat, MM. Winter, Vigon, Verhoult, Vail, Mme G. Vernières, MM. Wettstne, J. Zébaune.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise, où plusieurs discours ont été prononcés par : M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts ; M. César Caire, vice-président du Conseil municipal de Paris ; M. Armand Bernard, secrétaire général de la Préfecture de la Seine ; M. Jules Claretie, de l'Académie française ; M. Tony Robert-Fleury, président de l'Association des Artistes peintres, sculpteurs, graveurs, architectes (Fondation Taylor) ; M. Vincent, maire de Beaune ; M. L. Roger-Milès.

La cérémonie a pris fin vers deux heures.

DISCOURS

DE

M. DUJARDIN-BEAUMETZ

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

Messieurs,

Un artiste épris de lumière, sensible aux tendres harmonies de la nature et éprouvant dans tout son être les vibrantes sensations que son étude révèle, a cherché à rendre par les colorations de la palette du peintre, les enchantements de sa vision.

Quelles qu'aient été sa vie, ses misères et ses luttes, sans appui, ballotté au gré du sort, au travers des difficultés de fortunes diverses, avec une inlassable constance, il a poursuivi et su fixer, dans ses œuvres, la réalisation d'un rayonnant idéal.

Ziem a été cet homme.

Je viens aujourd'hui, au nom du Gouvernement de la République, rendre l'hommage qui lui est dû.

J'entends louer particulièrement cette forte personnalité se poursuivant jusqu'à l'extrême vieillesse dans l'unité de sa conception.

Les hasards de la guerre avaient conduit, en 1814, un cavalier croate dans la robuste Bourgogne et, de son union avec une femme de cette race si française, naquit Ziem.

Ne peut-on pas retrouver dans cette double origine la qualité particulière de son art?

N'y retrouve-t-on pas les fougues, les ardeurs de ces guerriers, glorieuses sentinelles qui veillaient sur les frontières d'Orient, et en même temps le sentiment de la pondération dans l'audace, de la persévérance raisonnée de l'effort et de la clarté dans l'expression si caractéristique du sentiment bourguignon?

Enfant, il s'instruit à Dijon, puis comme attiré par eux, il va dans les pays du soleil, et tour à tour parcourt, étudie et admire Marseille, Venise, Naples et Constantinople.

A vingt-sept ans il vient à Paris. Il renforce ses qualités personnelles, auprès des maîtres de l'École de 1830 et complète près d'eux la technique de son Art.

Decamps l'accueille et le comprend. Sur son conseil il va en Hollande, cherchant à appuyer ce que lui avait déjà révélé les fanfares éclatantes des ciels d'Orient, par l'étude d'une nature, dont il admire l'incomparable puissance de ses gris colorés. Puis il reprend sa course errante. Le succès lui vient avec la renommée. Il n'en fut pas troublé, car nul n'a su vivre, d'une manière plus personnelle, sans se laisser détourner de de son but par aucune contingence.

Tel Ziem a vécu sa carrière artistique, tel nous le retrouvons dans sa vie privée; et cet or qu'accumulait devant lui l'admiration des amateurs du monde entier, il le répandait autour de lui avec une générosité qui n'avait de comparable que sa volonté de taire ses bienfaits.

Au reste, les hommes et les choses de son temps lui étaient, pour ainsi dire, étrangers. Il semblait se renfoncer dans une intransigeance presque farouche.

Messieurs,

Montrons à une jeunesse éprise de beauté en qui nous mettons tant d'espérance, l'exemple d'une vie restée constamment fidèle à son premier idéal. Inclinons-nous respectueusement devant le cercueil du maître dont le nom sera associé par la postérité à ceux des artistes qui ont honoré la Patrie.

DISCOURS

DE

M. CÉSAR CAIRE

VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL

Madame,
Messieurs,

Il y a six ans, dans son Palais des Beaux-Arts, Paris, souriant et joyeux, saluait, fêtait et remerciait Félix Ziem, dont la générosité magnifique avait séduit son cœur.

Aujourd'hui, très tristement penché sur le cercueil du maître illustre, Paris apporte à sa mémoire, qui lui restera profondément chère, l'hommage de ses plus vifs regrets et de sa fidèle gratitude.

Nul, plus que notre grande Cité, au nom de laquelle j'ai le douloureux devoir de parler à cette heure, ne sait, pour l'avoir éprouvé, tout ce qu'il y avait de bonté dans cette âme restée, malgré les années, si vibrante et si chaude.

Pour admirer le talent de Ziem, comme il mérite d'être admiré, c'est surtout au Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris, dans la salle spéciale affectée à ses œuvres qu'on viendra désormais.

C'est là qu'on contemplera ces tableaux charmants ou superbes, dont la générosité du grand peintre s'est plu à gratifier cette population parisienne si profondément artiste dans ses sentiments et ses aspirations.

En 1905, Félix Ziem nous a fait un don royal, en augmentant les collections artistiques de la Ville d'une série de toiles dont beaucoup sont de purs chefs-d'œuvre.

Cette collection nous est d'autant plus précieuse que le maître l'avait composée lui-même des œuvres qui avaient le mieux reflété sa pensée et traduit son idéal et qu'elle avait

tout ensemble pour lui la valeur d'un témoignage et le charme d'un souvenir : témoignage de son labeur et souvenir de sa vie.

Et ce qui double notre reconnaissance, c'est qu'animé du désir de prouver sa sympathie à cette ville de Paris, où il avait cueilli les plus beaux lauriers de sa gloire, Félix Ziem mit cette richesse en nos mains avec un désintéressement égal à sa bonté.

En nous inclinant devant sa tombe, nous voulons joindre la nouvelle expression de notre meilleure gratitude à l'hommage de très respectueuse et très douloureuse sympathie que nous adressons à la noble femme qui voulut bien s'associer à cet acte de munificence et qui a été la compagne si digne et si dévouée du grand artiste que nous pleurons.

M. le Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts vous a dit, d'autres vous rediront encore ce que fut la carrière de Ziem et combien son œuvre fut belle.

Enthousiaste et rêveur, Ziem devait ses enthousiasmes et ses rêves surtout aux origines slaves de sa famille paternelle.

Venise, la Venise de la poésie, l'avait conquis de bonne heure; il lui resta toujours fidèle.

A 18 ans, tout épris de Raphaël, il fait à pied le voyage de Rome.

Plus tard, il ira à Constantinople.

Le ciel d'Italie et le ciel d'Orient remplissent ses yeux d'une lumière splendide que, toute sa vie, il projettera sur ses toiles.

Il connaît Corot, Eugène Delacroix, Diaz, Millet; il vit dans leur intimité.

Cet artiste, qui peignait avec une facilité prestigieuse, était un travailleur opiniâtre.

Il produisait beaucoup; ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, puisqu'il nous a enrichi de ses largesses et que ses œuvres conserveront, parmi les collections de la Ville, une place d'honneur et de choix.

On a pu dire très justement de Félix Ziem qu'il a été l'un des plus brillants virtuoses de la peinture du XIX[e] siècle.

Ses palais baignent dans la vague caressante du canal; ses gondoles glissent mystérieusement à travers les lagunes; les voiles de ses barques sont semblables à des ailes de mouettes où se mire le soleil; sous son pinceau magique, sa Venise apparaît si belle que nos lèvres s'entr'ouvrent pour des chants de barcarolles.

Quelle illumination que l'éclat de ses toiles sous notre ciel gris d'hiver !

Poète de la couleur, virtuose de la lumière, oui, Ziem a été tout cela. Sa palette paraissait se remplir, à son gré, des rayons du soleil. La nature lui avait livré, semble-t-il, tous les secrets de sa beauté.

Ce superbe vieillard était le plus aimable et le plus charmant des hommes.

Il laisse une mémoire sans tache, celle d'un très grand artiste et d'un homme de bien.

Chargé d'années et de gloire, car il était entré vivant dans l'immortalité, il s'est éteint doucement, entouré du respect, de l'estime et de la sympathie de tous.

Peintre de la lumière, il s'en est allé, en la saluant d'avance, vers cette autre lumière qui n'a ni déclin, ni crépuscule et qui inspirait à Sully-Prudhomme cette strophe si consolante :

> Ouverts à quelque immense aurore,
> De l'autre côté des tombeaux,
> Les yeux qu'on ferme voient encore !

DISCOURS

DE

M. ARMAND BERNARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA PRÉFECTURE DE LA SEINE,
AU NOM DU PRÉFET DE LA SEINE

MADAME,
MESSIEURS.

En me chargeant de prendre ici la parole en son nom, M. le Préfet de la Seine n'a pas eu la pensée de vous faire entendre une fois de plus l'éloge du bel artiste que fut Félix Ziem. Le talent de ce maître vient d'inspirer les plus éloquentes paroles et le représentant de l'Administration parisienne, en cette journée de deuil et de gloire, n'a, il le sait, qu'une tâche plus modeste à remplir. Le Préfet de la Seine ne pouvait manquer d'apporter, au grand cœur qui disparaît, l'hommage de la reconnaissance et de l'admiration de cette ville de Paris qui lui est redevable d'une si magnifique libéralité. On n'a pas oublié, en effet, avec quel généreux empressement Félix Ziem confia, en 1905, la garde de ses plus précieux chefs-d'œuvre à notre Palais des Beaux-Arts.

Par ce geste noble et désintéressé, le grand artiste a su dignement couronner sa laborieuse et brillante carrière. Par cette largesse, consentie avec la plus touchante simplicité, il a prouvé que son caractère était à la hauteur de son talent. Aussi, Messieurs, n'est-ce pas ici, parmi la tristesse des tombes, que nous pouvons le remercier comme il l'eût désiré; mais mieux qu'ici, dans cette salle du Petit Palais où nos regards iront longtemps s'enchanter de toutes les merveilles qu'a réussi à fixer son pinceau prestigieux, nos cœurs sauront parler à sa glorieuse mémoire. Les artistes, Messieurs, ne meurent pas. Celui-ci a su mieux qu'aucun autre faire passer

dans ses œuvres les trésors vivants qu'il avait amassés au cours de sa longue route. La lumière qu'il a passionnément aimée, cette lumière même qui emplissait les yeux du peintre par quelque soir somptueux aux bords de l'Adriatique, nous la retrouverons toujours, vibrante et chaude sur ses toiles, maintenant que ses yeux sont éteints.

La fidélité de notre admiration, mieux que de vaines paroles, honorera la mémoire de Félix Ziem. La ville de Paris gardera précieusement le magnifique dépôt qui lui a été confié. Ainsi s'efforcera-t-elle de s'acquitter en quelque manière de sa dette de reconnaissance envers le maître vénéré à qui elle adresse, avec la plus profonde émotion, un dernier adieu. Qu'il me soit permis, en terminant, de dire à la noble compagne de l'artiste, à celle qui sut avec tant de bonne grâce spontanée s'associer aux plus généreux mouvements de son cœur, avec quelle sincère et respectueuse sympathie l'Administration parisienne prend part à sa douleur.

DISCOURS

DE

M. JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est au nom des amis de Ziem que je viens adresser au cher grand artiste un dernier adieu, celui, peut-être, qui lui eût été le plus doux, car ce cœur, à la fois vaillant et tendre, préférait à la gloire elle-même l'intime et profonde joie d'être aimé.

On vous a dit le prestige de son art, la séduction de sa couleur, l'éblouissement de sa palette. C'est ce que le public voyait et ce que la postérité verra en lui. Mais son esprit, mais sa grâce accueillante, mais l'élévation de ses idées, mais la générosité et la tendresse de cette nature supérieure, c'est ce que ceux-là seuls qui ont connu Félix Ziem peuvent assurer devant cette tombe, où va reposer le grand et merveilleux travailleur. Ils seraient innombrables s'ils étaient accourus autour de cette fosse tous ceux que Ziem a encouragés, aidés, secourus, donnant en prodigue les trésors de son cœur comme les richesses de son pinceau. Il était bon, voilà ce qu'on ne saurait trop redire, et le génie humain est peu de chose quand il n'a point cette parure et cette vertu suprême : la bonté.

On l'a vu payer de ses deniers les faux tableaux qu'on lui apportait pour les authentiquer. On l'a vu vider sa bourse entre les mains de cambrioleurs arrêtés qui avaient, chez lui, volé ses toiles. On l'a vu fonder, pour les malheureux, des asiles qu'il subventionnait sans compter. Un jour, il eut peur que ses yeux, — ses beaux yeux limpides que je voyais fixés sur un soleil couchant, — tandis qu'il me disait : « Ah ! le ciel ! le beau ciel ! J'en ai tant vu des ciels ! » oui, il trembla, lui qui ne tremblait jamais, que ses yeux devinssent troubles et, s'oubliant pour songer aux autres, il voulut que les aveugles eussent un refuge ; et le prix de son labeur servit à cette œuvre de charité !

J'ai été depuis plus de quarante ans le témoin de cette noble et généreuse existence. J'étais ému lorsque ce vieillard m'amenait, tendre comme un enfant, devant le portrait de sa mère. J'avais vu Ziem superbe et blond, tel que nous l'a magnifiquement peint Ricard ; je l'ai vu beau, d'une beauté de marbre, tel sur son lit de mort qu'un paladin couché sur sa pierre. J'ai été de ces réunions des Spartiates où la verve des convives évoquait Athènes dans notre Paris et où Ziem contait, avec un inexprimable charme, ses aventures, ses voyages, ses luttes, ses misères, dont il était plus fier que de ses triomphes. Lui seul, s'il a achevé ses *Mémoires*, eût pu dire quelle fut sa vie rayonnante et romanesque, aussi contrastée que celle d'un Rubens, et qu'une compagne admirablement dévouée rendit douce et heureuse à l'heure où les derniers jours crépusculaires descendaient sur cette destinée de lumière.

Mais ceux qui l'ont aimé tiennent à proclamer quel patriote ardent, quel penseur profond, quel causeur exquis, quelle âme haute et fière et quel délicieux ami fut ce maître

Que pour patron Venise s'est choisi !

comme disait Gautier.

Et c'est au nom de ses amis anciens, de ses amis plus jeunes, de ceux qui, ayant eu la bonne fortune de le connaître, ont eu la joie de l'aimer, que je salue en Félix Ziem un être rare et admirable, un artiste dont l'histoire tient déjà de la légende et qui, à travers tant d'années, dès son enfance jusqu'au premier avertissement de la destinée, travailla — travailla pendant près de quatre-vingts ans — pour son art qu'il adorait, pour son pays qu'il a glorifié.

Messieurs, le maître peintre Jules Dupré disait un jour, en parlant de Diaz disparu : « Nous venons d'enterrer un rayon de soleil ». Avec ce rayon de soleil qui descend au cercueil aujourd'hui, nous laisserons ici, ô mon cher Félix Ziem, mais pour en garder le cher souvenir, un rayonnement de génie, de dévouement, de charme et de bonté.

DISCOURS

DE

M. TONY ROBERT-FLEURY

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION TAYLOR

Mesdames,
Messieurs,

Au nom des Membres du Comité de l'Association Taylor, nous venons saluer la dépouille mortelle d'un de nos meilleurs collègues.

Félix Ziem fut un grand artiste, il a fourni une longue et magnifique carrière, et laissera un nom à la postérité. Il est représenté dans une foule de galeries particulières et dans les musées publics de Paris, tels que le Louvre, le Luxembourg et le Petit Palais ; rien ne manque à sa gloire. Nous ne voulons pas vous faire une nomenclature de ses œuvres, laissant à d'autres orateurs plus autorisés, le soin de vous faire connaître la prodigieuse fécondité de cet artiste. Ils vous parleront de sa naissance, de ses commencements difficiles, de sa juvénile ardeur pour les voyages, de ses succès, enfin de sa triomphante réputation qui lui a permis de voir, de son vivant, ses œuvres appréciées et recherchées. Nous ne vous parlerons que de son insigne bonté, de sa douce philosophie qui lui a permis, dans sa robuste vieillesse, d'envisager la mort avec une douce sérénité. Nous insisterons sur la nature généreuse de son caractère, qui le poussait à faire le bien et qui lui a fait jouer un rôle tout particulier dans notre Association.

Entré comme sociétaire sous le patronage d'Eugène Isabey, en 1849, il était élu membre du Comité en 1866. Nous entendions souvent prononcer son nom dans nos séances par notre secrétaire général, le citant toujours pour annoncer une nouvelle générosité de ce noble artiste. Tout dernièrement encore il nous faisait don d'une rente de 500 francs spécia-

lement affectée à la caisse de secours. Aussi l'Association lui a-t-elle décerné une médaille d'argent, puis une médaille d'or, en raison de sa généreuse sollicitude pour les œuvres qu'elle accomplit et qu'il encourageait ; enfin l'Association l'avait nommé président d'honneur et il s'était montré très sensible à ce témoignage de gratitude.

Il y a tant d'artistes qui, après avoir eu des commencements difficiles, sont arrivés au succès et qui oublient les malheureux, qu'il est bon de retenir l'exemple que vient de nous donner Félix Ziem. Il n'était pas ainsi : toute sa vie il a pensé à secourir ceux qui n'avaient pas eu la bonne fortune d'acquérir la célébrité ; c'est pourquoi nous venons déposer sur cette tombe fraîchement ouverte toute notre reconnaissance pour cette noble générosité, alliée à un grand talent.

DISCOURS

DE

M. J. VINCENT

MAIRE DE BEAUNE

Messieurs,

Représentant la ville natale du grand artiste que nous pleurons, j'ai, dans le concert des voix autorisées qui le louent aujourd'hui, la mission modeste, mais pour moi précieuse, d'exprimer les regrets unanimes de ses concitoyens et de lui apporter, avec l'adieu, le tribut de notre reconnaissance et de notre admiration.

Certes, la mort de Félix Ziem n'est pas ce coup brutal qui rompt une destinée naissante et supprime une gloire ; au crépuscule d'une lumineuse et puissante vie, il s'en va tout auréolé dans le triomphe du génie. La part d'immortalité qu'il s'est conquise est assez belle pour atténuer, chez ceux qui l'aiment, la douleur de sa perte, par la pensée de ce qui subsiste de lui impérissable.

C'est d'abord l'exemple d'une vie tout entière ennoblie par la plus remarquable des vocations et comme sanctifiée par la persévérance du labeur et la ténacité de l'énergie.

Il est à Beaune, Messieurs, une humble, mais vénérable demeure, berceau de Gaspard Monge, qui apprit à la géométrie l'art nouveau d'enserrer dans son rigoureux dessin les fantaisies de l'espace. Saura-t-on jamais en vertu de quel fortuné destin naquit, le 21 février 1821, sous le même toit que l'illustre mathématicien, et d'une pauvre famille aussi, l'enfant appelé à devenir ce magicien des couleurs qui allait fixer en d'impérissables chefs-d'œuvre leurs nuances les plus fugitives ?

Apportait-il dans les obscurités latentes de son esprit l'atavique souvenir des horizons illuminés de l'Orient ? Mystère ; car qui donc oserait mesurer l'imprévisible originalité du génie ?

Il est sûr, pourtant, que les premiers regards jetés sur la

nature par l'homme neuf et désarmé gravent en lui des traits ineffaçables. Ziem n'a jamais oublié, et nous en sommes fiers, le milieu où s'écoulèrent son enfance et sa première jeunesse. Complaisamment le maître laissait, de son propre aveu, son imagination s'égarer sur le tableau de son séjour en notre Côte-d'Or. C'est là qu'il est mis en nourrice, à Bouilland, coquet village de nos arrière-côtes boisées, écueil de toits gris dressé sur une mer de verdure, où il suce, avec la robustesse bourguignonne, l'âpre goût des ciels illimités. Le bambin, ramené à Beaune, est logé presque en dehors de la ville, tout près de notre source Bouzaise, où il aimait à noyer dans le cristal des eaux la limpidité de ses regards. Devant lui s'étagent nos riches coteaux que, bien des fois, il gravit pour assister aux adieux du soleil à la terre dans une inondation de clarté.

Dans les yeux ébouis de l'enfant se dessine confusément l'esquisse de ses futurs chefs-d'œuvre ; rien de gigantesque ni de heurté dans les sites qu'il admire ; les choses extérieures n'ayant pas de dimensions disproportionnées, elles prédisposent à l'harmonie : les côtes rousses enserrent le paysage comme le cadre d'un tableau, et le soleil verse sur ces pentes l'or et le nectar. Que faut-il à une âme prédestinée que l'éducation incessante de pareils spectacles ?

Désormais, pour Ziem, semble décidé le voyage de la vie : de tout son élan il va courir au devant du Dieu lumière qui l'appelle là-bas, où sa puissance étonne et où ses feux sont plus ardents. Rapides se succèdent les étapes ; d'abord dans notre vieux collège, où il fait d'excellentes études et émerveille ses maîtres par ses premiers essais artistiques. Ensuite ce furent les laborieuses et pénibles années de l'École des Beaux-arts de Dijon où, avec le dégoût du métier d'architecte, il apprend néanmoins une technique qui lui sera précieuse.

La vocation de notre compatriote, grandie avec son talent, l'entraîne, non sans heurts, à Marseille d'abord, puis à Rome, enfin à Venise qui sera sa seconde patrie et comme le temple préféré de son inspiration. Ni les dangers, ni les épreuves ne l'arrêtent, ni les tentations ne le captivent : il a pour viatique l'espérance et pour protection son culte du beau.

Voici venir, après son retour à Paris, l'ère des chefs-d'œuvre, puis le renom, puis des moissons d'immortelles peintures cueillies en tous les coins du monde, où tressaille l'âme éthérée des choses, puis la richesse, puis les honneurs...

Mais aux séductions de la gloire il n'a pas cédé, le robuste assembleur de nuances ; il aima, sans cesser, son idéal passionnément, et il l'a servi jusqu'à son dernier souffle avec une foi ardente. Méprisant la fatigue et comme vainqueur des ans par son labeur acharné, jamais il ne fut las de sa vision brûlante qui fit son principal bonheur.

Cette abnégation n'est pas le côté le moins admirable de cette riche nature et, si nous glorifions en notre compatriote le créateur qui a tracé dans le champ artistique d'un grand siècle un si merveilleux sillon, combien profondément sommes-nous attachés aux éminentes qualités du caractère et du cœur de cet homme simple et bon.

Détaché de toute préoccupation d'actualité, ennemi des intrigues, il eut, dans toute la force du terme, le respect de son génie ; partout il porte, avec l'indépendance d'une conscience en paix, une courageuse liberté.

Cette fermeté d'habitudes ne va-t-elle pas de pair avec la plus exquise délicatesse ? Avec ceux qui l'entourent et qu'il aime, Ziem est d'une simplicité charmante. Aimable et enjoué, il répandait autour de lui cette bonne humeur, nouveau trait distinctif de ses origines bourguignonnes. Cette gaîté de bon aloi rendait son commerce d'autant plus agréable que jamais il ne lui vint à l'idée de tourner contre quelqu'un la pointe acérée de son esprit.

Partageant sa joie de faire le bien avec l'admirable compagne dont le dévouement si affectueux n'a pu retarder le terme fatal qui endeuille aujourd'hui son cœur, Ziem fut le bienfaiteur discret, le consolateur généreux, l'homme de bonté dont mille anecdotes nous révèlent cette secourable pitié qu'il voulait préserver de l'éloge. Qui comptera ses générosités de toutes sortes, les dons anonymes, les fruits de son génie distribués aux œuvres de bienfaisance ? Et maintenant que mes paroles, hélas ! ne sauraient plus blesser sa modestie,

qu'il me soit permis de lui rendre un témoignage public de notre gratitude : je songe aux dons divers faits à nos pauvres, à notre Musée, illuminé par une des plus chaudes créations de son prestigieux pinceau, enfin et surtout aux gages de si fraternelle affection qu'il nous donnait chaque fois qu'il nous visitait. Qui ne se souvient du joyeux banquet de 1883, où se pressaient ses amis enthousiastes? Tout récemment encore, j'avais l'honneur de recevoir le maître vénéré dans notre ville en fête. Journées inoubliables, Messieurs, que celles de juin 1906 ! Sa première visite fut pour notre Hôtel-Dieu, joyau de l'art bourguignon ; là, il se plut à nous rappeler que le petit Félix Ziem, tout blond et rose, avait jadis, en cette cour gothique, jetant des fleurs à la procession de la Fête-Dieu, éprouvé ses premières visions d'art devant les tapisseries royales tendues au jour et le merveilleux rétable étalé. Puis, toujours spontanément généreux, il s'intéresse à la restauration du riche écrin qui contient ces belles choses; il me suffira de dire que son nom, depuis ce jour, est inscrit sur le livre d'or de ce palais de la Charité.

C'est, Messieurs, cette vie toute de lumière créatrice et d'ingénieuse bonté que nous avons voulu rappeler à tous quand nous avons inauguré la plaque commémorative qui, lui présent, le faisait entrer vivant dans l'immortalité. Fier de ses attaches avec notre pays, mais conscient de la gloire qu'il lui apporte, il accepte cet hommage avec la gravité sereine d'une âme sage. Heureux ceux qui, s'inspirant de son exemple, et illustrant leur petite patrie, travailleront à la gloire de la grande, faite des bonnes volontés, du labeur et du génie de tous ses enfants !

Puissent ces réflexions nous être un réconfort en ce jour de deuil, et puisse, Madame, adoucir l'amertume de votre douloureuse séparation la pensée qu'ayant été de moitié dans la vie de notre grand mort, vous demeurerez associée au souvenir impérissable que gardent de son noble modèle et de son œuvre magnifique tous les cœurs capables d'aimer le bien et de sentir le beau !

DISCOURS

DE

M. L. ROGER-MILÈS

Messieurs,

Il y a un mois à peine, alors qu'il sentait approcher lentement l'heure implacable, Ziem me dit, dans un de ces entretiens qui étaient comme la confidence de sa pensée morale : « J'ai vécu ma vie amplement : quand je partirai, je ne veux pas qu'on pleure ! »

Pourtant, c'est avec une infinie tristesse que je salue sa dépouille mortelle, à l'instant où elle va s'effacer dans la tombe ; et je souhaiterais, peut-être, d'avoir pour la mémoire du vieux maître une vénération moins profonde et moins tendre, afin de pouvoir avec calme raconter non le peintre, mais l'homme excellent et le philosophe qu'il fut.

Quelle vie fut plus belle et mieux remplie que la sienne ? Alors que son art lui donnait d'immenses joies, et qu'il se donnait à son art avec une immense passion, il trouvait cependant le loisir, en guise de repos, d'avoir des gestes émouvants de charité — mais une charité qui ne s'étale point orgueilleusement au grand jour — et il réservait sa gaîté spirituelle et ingénue pour ses amis, pour ceux qui étaient près de son cœur, ceux dont l'image le hantait alors qu'il était dans la fièvre créatrice de son labeur infatigable, ceux qui, de retour, éveillaient en lui le songe illuminé de ce labeur, alors qu'il leur confiait son âme, hors de l'atelier.

Et, devant cette bière où il repose, j'entends, tumultueux, en mon cerveau, ses entretiens de vingt-cinq années ; on y découvrait une pensée toujours jeune, alerte, vibrante, tendre, rapide à l'émotion, d'une droiture inflexible, d'une exactitude et d'une présence de mémoire qui étaient pour nous un continuel objet d'étonnement, d'une passion sans lassitude pour

l'art et pour l'idéal, qui furent l'éclatante parure de sa laborieuse et magnifique carrière.

C'est au cours de ces entretiens qu'il révélait son secret d'une amitié rare, la plus chaude, la plus dévouée, la plus réconfortante qui se puisse rencontrer ! Avec une volonté intransigeante de ne laisser aucune influence peser sur sa liberté, Ziem s'intéressait à tout; il avait sa part de vos joies, et dans les heures d'angoisse, il souffrait, il pleurait avec vous, et il trouvait les mots profonds, définitifs, palpitants d'affection, qui rassurent et consolent !

A l'écart des coteries, sans jalousie, sans haine, dédaignant les petits esprits, qui eurent parfois à son endroit la sévérité de l'ignorance ou de l'incompréhension, Ziem sut être bon autour de lui, et indulgent même pour les ingrats. Parfois, lorsqu'en réponse à un acte généreux, il s'était produit une de ces défaillances que l'on impute à la nature humaine, comme si, au lieu de généraliser, il n'était pas plus simple d'en laisser toute la honte et tout le regret à une seule individualité, Ziem élevait sa pensée vers une spéculation métaphysique qui l'emportait bien loin d'une contingence pour lui douloureuse ; il tournait ses regards vers la contemplation des étoiles ; alors, en savant et en poète, il interrogeait les mondes jetés, par une main divine, dans l'immensité de l'Infini ; il aurait voulu déchiffrer le mystère lumineux qui roulait silencieux au dessus de lui, et plus loin que son rêve ; puis, lorsqu'il sentait la solution se dérober à son entendement, il reprenait pied dans le domaine concret, et il notait des pensées, où il condensait en une synthèse précise, toutes les questions qui successivement agitaient son âme de philosophe.

Il y a dix ans, à l'heure où sa santé commençait de fléchir sous le fardeau de l'âge, il écrivait ces lignes, que je lui ai promis de lire ici : « Inutile d'expliquer des choses qui appartiennent au sentiment pur et que la science ne saurait définir, pas plus que les miracles multiples et incessants qui s'accomplissent sous nos yeux. Que Dieu, suprême, daigne nous pardonner si nous l'avons offensé ! C'est en tremblant que j'écris ces lignes, tellement une pensée surhumaine me semble osée,

hardie ! Je m'incline dans la poussière et offre en holocauste mes peines, mes souffrances, mon désir de bien faire moralement et physiquement, mes nobles et incessants travaux à la recherche de la beauté, et prouvant par tant d'attaches l'incommensurable de l'Infini, mais scindé, mesuré, chiffré à chaque palpitation de notre être. »

C'est là le cri d'une conscience qui ne redoute aucun juge. Ziem n'était pas de ceux que l'on rencontrait dans les salons où la mode prétendait qu'il fût nécessaire d'être rencontré. Il ne dépensait pas vainement son temps en papotages stériles, en médisances faciles. Il ne jouait pas au chef d'école et ne marchait pas au milieu d'un cortège de courtisans et de flatteurs ; presque timide, il n'acceptait l'éloge que s'il le savait réfléchi, et il l'acceptait avec une modestie que l'âge rendait plus charmante. Avec un tact très fin, il discernait là où était la sincérité, là où se cachait l'hypocrisie et la sottise.

Aussi lorsque, l'autre soir, son vieux cœur cessa de battre, Ziem s'était, selon la prière de Pascal, « disposé, dans une soumission humble et parfaite, et dans une simple confiance, à recevoir les ordres de la Providence éternelle ». Dans ces heures ultièmes, où les soins les plus affectueux et les plus tendres de la compagne de sa vie s'efforçaient de retarder pour lui la suprême lassitude, dans ces heures où il fermait les yeux, afin de ne rien perdre du spectacle que lui donnerait son âme, en prenant son vol, il songeait à ses amis disparus, à la mère bien-aimée qu'il avait la foi d'aller retrouver ; et, pas un seul instant, le geste par lequel il pensait nous consoler, n'exprima ni une plainte ni une impatience.

Ah ! cher maître vénéré, comme vos amis sentent que vous les aimiez, quand ils mesurent l'ample tristesse de leur adieu, qui vous cherche de l'autre côté de la vie !

